

LA GLAGOLITE ET LES ALPHABETS DES LANGUES SACRÉES

ANATOLIJ MIXAILOVIČ KUZNECOV

L.P. Žukovskaja [Žukovskaja 1964 : 37-43] et R.A. Simonov [Simonov 1964 : 14-36] ont montré de manière convaincante que le système numéral de l'alphabet cyrillique, qui reprend fidèlement la numération ionique grecque et ses épisèmes *stigma*, *kappa* et *sampi*, précède dans le temps à la fois la glagolite et l'alphabet cyrillique lui-même, étant donné que l'ordre des lettres cyrilliques ne lui correspond pas. L'ordre des lettres cyrilliques s'établit donc plus tard et dérive de la glagolite. L'emploi de la numération grecque-cyrillique ne se justifiait que dans la zone d'influence grecque (la Bulgarie), là même où s'accomplissaient simultanément des tentatives de noter la parole slave au moyen de lettres grecques, mais « sans ordre », comme l'écrit le moine Xrabr¹.

Parallèlement, les Slaves qui se trouvaient sous l'influence de Rome utilisaient l'alphabet latin — là encore, « sans ordre ». C'est à cette étape de développement de l'écriture slave que renvoie le

1. La graphie Xrabr est conforme à la translittération observée dans ce volume. La graphie allemande Chrabr reste toutefois plus couramment utilisée, même dans les travaux en français. (NDT)

moine Xrabr (Chrabr) dans son traité *Des lettres*. D'autres nations européennes, liées à Rome, continuaient elles aussi à « ordonner » leur écriture sur la base de l'alphabet latin [Černjak 1885 : 55-61], si bien que les Slaves occidentaux ne constituaient pas sur ce chapitre une exception.

Pour créer la glagolite, Constantin-Cyrille renonça à la numération ionienne, bien qu'il s'appuyât principalement sur le contenu des lettres de l'alphabet grec, comme l'atteste Xrabr. Le rejet de la numération ionienne se justifiait parce que Constantin introduisait des lettres originales « à la place » des lettres grecques, « élargissait » l'alphabet grec en insérant des lettres pour noter les sons proprement slaves, et parfois changeait l'ordre de succession des lettres par rapport à l'ordre grec. Mais ce rejet se justifiait surtout parce que les frères de Salonique se proposaient d'œuvrer en milieu slave de culture latine, milieu qui n'utilisait pas le système grec. On comprend dès lors l'histoire ultérieure de la numération glagolitique : arrivée en Bulgarie, elle ne put se maintenir que dans le cadre de la glagolite. Il suffit alors de rapprocher l'alphabet slave de l'écriture grecque, d'introduire l'alphabet cyrillique pour que la numération grecque habituelle s'implantât dans le nouvel alphabet slave.

Quant à savoir comment fut créée la glagolite, sur quel alphabet elle fut construite et quels objectifs se fixait Constantin-Cyrille, bien des solutions ont été avancées. Nikita Tolstoj, qui a dressé le bilan de ces recherches, écrit : « Plusieurs chercheurs (Taylor, Beljaev, Jagič, Mareš, etc.) ont dérivé la glagolite de la minuscule grecque, d'autres des alphabets khazar (Grin'skij), arménien (Gaster), copte (Fortunatov), etc. [...] L'hypothèse la plus populaire est celle de la minuscule grecque ; elle doit toutefois, selon moi, s'effacer devant celle de Jurič Černoxvostov [G. Tschernochvostoff] qui voit dans l'invention des lettres glagolitiques par Constantin-Cyrille le fruit de l'inspiration d'un homme seul, ces lettres, à de rares exception près (III, etc.) n'étant pas empruntées à d'autres alphabets, mais entièrement inventées. » [Tolstoj 1998 : 53]. L'hypothèse de Černoxvostov (1888-1956) ne fut connue qu'à la fin des années cinquante, grâce à ce qu'en rapporta son élève V. Kiparskij [*Sbornik otvetov...* 1958 : 315-316], et ce n'est que récemment qu'ont été publiés les chapitres correspondants de sa

thèse de magister, soutenue en 1947 [Tschernochvostoff 1995 : 141-150].

Jurij Černoxvostov pose que Constantin-Cyrille, adversaire résolu des « trilinguistes »², décida, pour créer un alphabet qui fût orthodoxe³ dès son origine, de ne pas utiliser les alphabets des langues sacrées. Il forma les lettres glagolitiques en combinant trois figures géométriques : la croix (représentant le christianisme, le martyr) (+) ; le cercle (l'éternité, la plénitude) (○) et le triangle (la Trinité) (Δ). On peut, à partir de là, classer toutes les lettres glagolitiques en quatre groupes : 1. celles qui contiennent un cercle ; 2. celles qui contiennent des lignes droites (c'est-à-dire des éléments de la croix) ; 3. celles qui présentent un triangle et un cercle ; 4. celles qui présentent des lignes droites et un cercle.

L'hypothèse de Jurij Černoxvostov séduit incontestablement par sa beauté et par sa simplicité. Mais en même temps elle incite à interpréter arbitrairement la combinaison des symboles dans le graphisme de chaque lettre glagolitique ; elle ne donne pas non plus de réponse à la question du lien entre le dessin et la valeur phonétique de la lettre. Jurij Černoxvostov lui-même, il est vrai, ne se proposait pas d'interpréter chaque lettre, d'autant plus qu'une partie d'entre elles (le *est'* Ѡ, le petit *jus* Ѣ et le *gerv'* Ѧ sont réfractaires à sa classification et que d'autres (*buki* Ѣ, *vedi* Ѧ, *dobro* Ѧ, *est'* Ѡ, *rci* Ѣ, *ša* Ѣ) ont une claire origine grecque ou hébraïque (parfois avec retournement en miroir) [Tschernochvostoff 1995 : 143, 147]. Le symbolisme de ces lettres, en ce cas, devrait être considéré comme un phénomène secondaire. Pourtant, quelques phénomènes ont attiré l'attention : les lettres *ize* Ѣ et *slovo* Ѣ ont des dessins identiques ("Trinité" et "Éternité") et servent précisément à noter le nom contracté sous le titre (nomen sacrum) de Jésus : ІС. Le fait que la première lettre *az*" (Ѧ) a la forme d'une croix a été relevé plus tôt encore.

-
2. « Trilinguistes » : ceux qui n'admettaient pour la liturgie que l'hébreu, le latin et le grec. L'argument reposait sur un passage de saint Jean : l'écriteau fixé sur la Croix portait l'inscription "Jésus le Nazaréen, roi des Juifs" rédigé dans ces trois langues [Jn 19 : 20]. La *Vie de Constantin* (XVI^e siècle) rapporte les discussions de Constantin à Venise en 867 contre ceux qui l'accusaient d'hérésie. Constantin cita les nations qui « rendent gloire à Dieu chacune dans leur langue », citant les Arméniens, les Perses, les Géorgiens, les Goths, les Khazars, les Coptes, les Syriens, etc. (NDT)
3. « Orthodoxe » : c'est-à-dire, ici : réfractaire aux trilinguistes. (NDT)

Certaines lettres glagolitiques étaient incontestablement originales. J'ajouterai à propos des lettres *iže* **Ѣ** et *slovo* **Ѡ** qu'on peut lire en elles le signe du poisson, symbole de Jésus-Christ : le mot grec *ἰχθύς* était lu par les premiers chrétiens comme le sigle de *Ἰησοῦς Χριστός Θεοῦ γίός, Σωτήρ* : Jésus-Christ Fils de Dieu Sauveur. Comme on le verra ci-dessous, cette interprétation des *iže* et *slovo* est étayée par l'analyse de l'ordre des mots dans l'alphabet.

L'originalité des lettres glagolitiques n'est cependant pas expliquée totalement par les symboles. On doit constater que Constantin-Cyrille a donné à certaines lettres presque le même dessin. On peut dès lors dégager la "parenté" des consonnes sonores et sourdes : *glagol* **Ѧ** et le *xer* **Ѧ**; *dobro* **Ѧ** et *tverdo* **Ѧ** ; *gerv'* **Ѧ** et *šta* **Ѧ** (notant *dj—[d'] et *tj, *kt—[t'], cf.[Durnovo 2000 : 575-579]) ; peut-être même *vedi* **Ѧ** et *fert* **Ѧ** ; *buki* **Ѧ** et *pokoj* **Ѧ** ; *dzelo* **Ѧ** et *tsi* **Ѧ**. La similitude entre les lettres, comme reflet de leur proximité phonétique, n'a été observée que pour les voyelles : *on* **Ѧ** et *er* **Ѧ**, *est'* **Ѧ** et *petit jus* **Ѧ**. En notant la proximité de la forme des consonnes, nous pourrions conclure que la paire *glagol'*—*xer* note le caractère fricatif du son [ʃ] dans le parler slave de Salonique.

C'est une motivation un peu différente que l'on aperçoit dans la lettre *červ'* **Ѧ**. Elle est formée à mon avis en unissant les lettres *šta* **Ѧ** et *ša* **Ѧ** ; la première notait [t'], la seconde [š'], soit [tš = č].

La phonétique permet enfin d'élucider le nom obscur de **Ѧ** (frīṭŭ) pour la lettre **Ѧ**, si on rattache celui-ci au nom de la lettre **Ѧ** : **ѦѦѦѦ** (tvñdo). On peut penser que le nom **ѦѦѦѦ** fut inventé dans un but de méthode, pour enseigner la prononciation du son étranger [f] en l'opposant au son [v] en position après la sourde [t]. Le nom **ѦѦѦѦ** (frīṭŭ) apparaissant dès lors comme la variante "assourdie" du nom **ѦѦѦѦ**. Si ces noms n'avaient pas été associés, les locuteurs de la Rus' n'auraient pas pu assimiler le nom **ѦѦѦѦ** avec voyelle réduite devant la liquide, c'est-à-dire **ѦѦѦѦ**. Le point d'appui qui a permis cette prononciation est le vieux-russe **ѦѦѦѦ**. D'ailleurs, les lettres *tverdo* et *fert* sont presque consécutives dans l'alphabet : la lettre-ligature qui les sépare, *ik* **ѦѦ** (=oy) ou *ik-ižica* **Ѧ** (=y) pouvait ne pas compter comme lettre autonome. Les noms des lettres de l'alphabet slave ont parfois donné lieu, comme on sait, à des mots artificiels, et sont motivés par les dénominations d'autres lettres : *gerv'* < *červ'*, *ižica* < *iže*.

Quels que soient les efforts pour montrer l'originalité de la glagolite, le seul fait que l'ordre des lettres y soit dicté par l'alphabet grec dit assez que Constantin-Cyrille n'avait pas totalement rejeté la base grecque.

Il est sans doute inutile de se demander si la glagolite ressemble par son aspect à la cursive ou bien à l'onciale grecques. Les objectifs que s'assignait la nouvelle écriture interdisaient qu'on propose aux Slaves d'assimiler immédiatement la cursive. Il fallait fournir un type d'écriture standard, "idéal". La glagolite devait donc se présenter sous la forme de l'onciale [Granstrem 1953 : 427-442]. Et la cursive cyrillique elle-même n'apparut qu'assez tard.

On peut à ce propos révoquer en doute ce que dit Ju. Černoxvostov (G. Tschernochvostoff) du refus de Constantin d'utiliser les alphabets des langues sacrées afin de lutter contre les "trilinguistes". Constantin-Cyrille était grec de naissance et de formation, il avait obtenu l'agrément officiel de la glagolite, il œuvrait dans un milieu où l'hébreu, le grec et le latin étaient les langues sacrées. Cet environnement donnait au lien organique de la glagolite avec les alphabets existants un degré de sacralité supplémentaire. C'est ce plus haut degré de sainteté qui fut utilisé plus tard par les défenseurs de l'écriture slave.

Les écritures grecque et latine furent composées sur la base de l'écriture sémitique phénicienne, ce que savaient les contemporains cultivés de Constantin-Cyrille, en particulier le moine Xrabr (Chrabr). C'est pourquoi les systèmes d'écriture des trois langues sacrées sont apparentés, que leurs graphismes restent assez proches, parfois inversés symétriquement. Constantin-Cyrille savait évidemment que les Grecs, lorsqu'ils empruntèrent l'écriture sémitique, avaient gardé le nom des lettres, tout en assignant à celles-ci leurs propres valeurs phonétiques. L'alphabet latin lui-même (variante occidentale du grec [Fedorova 1966 : 487-498]) se distingue parfois aussi du grec pour les valeurs phonétiques.

Tout cela rendait possible la création d'un alphabet nouveau à l'image des alphabets existants. On comprend pourquoi les spécialistes ont aperçu le dessin des lettres grecques, latines et sémitiques dans les lettres de la glagolite et ne reconnaissaient que certaines d'entre elles comme originales. Il y a trop peu d'éléments de base dans les lettres pour ne pas apercevoir leur ressemblance par-delà leur différence. La principale tâche de Constantin-Cyrille sur ce

plan fut de donner au nouvel alphabet un aspect qui permît de l'identifier aisément comme particulier — comme slave, et non comme grec ou comme latin. Les frères de Salonique diffusaient l'écriture slave parmi des Slaves qui connaissaient déjà et utilisaient les alphabets grec et latin. Le nouvel alphabet ne pouvait donc pas éviter d'être comparé à un alphabet connu. Le tableau que nous proposons en annexe rassemble les trois alphabets fondamentaux. Parmi les alphabets sémitiques, nous avons retenu l'écriture phénicienne et quelques lettres de l'écriture hébraïque carrée [Diringer 1963 : 233-267; Friedrich 1979: 95-120, 182].

Le *bêta* grec était déjà, au IX^e siècle, le *vita* et, coïncidant avec la lettre **B** du latin, incitait à disposer côte à côte les lettres slaves qui notaient les sons [b] et [v]. Mais ni la lettre latine, ni la lettre grecque ne furent prises comme modèles pour dessiner le *buki* glagolitique (𐌋) à cause de son ambiguïté. Constantin-Cyrille utilisa la lettre sémitique *bet*, peut-être sous sa forme carrée (b) (cf. Seliščev I 1951: 50)], en le retournant.

Même le dessin de la lettre glagolitique *az*" (𐌗), qui a la forme d'une croix verticale, a pu être suggéré par l'*aleph* de l'alphabet carré **N**, qui se rapproche de la croix penchée. Et même le *glagol'* 𐌗 doit sa forme à la lettre *gimel* ג, parce que le latin et le grec n'ont pas ici la même lettre : le latin a donné à la lettre **C** la valeur [k] et a été obligé d'introduire la nouvelle lettre **G** à la place de **Z** au III^e siècle avant J.-C. [Fedorova 1966 : 487-498]. On le voit, les débuts de la glagolite nous renvoient aux sources mêmes des alphabets européens.

On a tenté de tirer la lettre *vedi* 𐌘 aussi bien du grec *bêta-vita* **B** que du latin **U**. Aucune de ces deux sources ne peut être rejetée. La lettre grecque *upsilon* **U**, qui a donné en glagolite 𐌘 et 𐌙 (cf. ci-dessous) et dont l'homologue latine était **U**, se lisait en slave dans certains mots grecs comme [v] : εὐαγγέλιον — 𐌘𐌙𐌗𐌘𐌙𐌘 — εβαηλια [Staroslavjanskij slovar' 1994 : 206]. Il faut plutôt penser que la lettre glagolitique *vedi* 𐌘 combine les traits de plusieurs lettres.

Une lettre reste controversée, c'est le *živete* 𐌚, qui est rangé après la lettre *est*' 𐌛 et correspond au *digamma* grec **F**. Je pense que Constantin-Cyrille a pris comme modèle de son *živete* cet épisème grec qui avait eu la valeur phonique [w]. Le créateur de l'alphabet utilisa seulement le sens du nom grec de la lettre (pour sa

forme) : le "double gamma", et il obtint la lettre glagolitique *živete* ђ en renversant et en juxtaposant deux occurrences de la lettre glagolitique *glagol'* ѣ, la deuxième étant symétrique de la première.

Pourquoi le *digamma-živete* reçut-il la valeur [ʒ] ? La lettre qui suit est le *dzeta-dzelo* z — љ ; elle a la même valeur phonétique en grec et en slave : Z = [dʒ]. Aussi bien *živete* que *dzelo* désignent des sons doux, qui alternent avec [g], comme l'indique le nom même du *digamma*, ainsi que la lettre latine correspondante G, qui remplaça Z. En outre, G se lisait dans certains pays romans comme [ʒ]⁴ (cf. [Černjak 1985 : 57]). D'ailleurs, les Slaves dans l'écriture cyrillique pouvaient utiliser parfois le grec *digamma* avec la valeur [g] : **Γ**ΛΕΤΕ 126a, **Β**ΖΦΛΑΧΙ 105a dans l'évangile serbe de Vukan (XIII^e siècle) et dans d'autres manuscrits (cf. [Karskij 1979 : 183]). La variante *digamma-stigma* S, comme on sait, fut utilisée en cyrillique avec la valeur [ʒ'] — S à la place du *z dzelo* primitif (confondu avec Z [z] dans les autres parlers).

En milieu latinophone, le son grec noté par *thêta* θ (de son nom slave *fita*) était noté par la combinaison TH prononcé [t^h > t]. Avec cette valeur [t], cette lettre devint superflue dans l'alphabet slave pour les locuteurs liés à Rome et qui avaient adopté la prononciation latinisée. Dans les manuscrits glagolitiques et cyrilliques, on relève des exemples dans lesquels, à la place du grec [θ (< t^h)], les Slaves prononçaient [f] ; cf. l'écriture des noms propres 'Αβιαθάρ, Βηθανία, Βηθεσδα' (Zogr.), Βιθυνία (Supra.), Γολγοθᾶ (Sab.), avec un *fert* Ϝ = Φ au lieu de T ou Θ ; et même αρφεμκ, gr. 'Αρτεμις ; αρθεμονη, Αρτεμων (Supr.), etc. [*Staroslavjanskij slovar'* 1994]. Cette substitution est possible seulement après l'assimilation du son [f]. Pour transmettre le son emprunté [f] noté par la lettre grecque phi Φ (en latin PH ou F), Constantin-Cyrille introduisit dans la glagolite le *fert* Ϝ. C'est l'unique son que les Slaves eurent à emprunter, et l'unique lettre qui fut introduite dans l'alphabet à cause des mots étrangers. On a quelque peine à dire quelle prononciation correspondant au son grec [θ] avait observée le créateur de l'alphabet chez les Slaves de Salonique et d'autres régions de l'Empire avant son départ pour la Moravie : [t] ou bien [f], mais manifestement pas [θ]. C'est peut-être à cause des Slaves

4. Cf. en français la lettre g devant e, i, y : geai, gîte, gyrophare. (NDT)

immergés dans le monde grec, Slaves qui prononçaient [f], qu'il a réuni dans son tracé du fert Ɱ le grec *phi* Φ et le *thêta* (en slave *fit*) Θ .

En tenant compte de la prononciation des Slaves, il a négligé la valeur phonétique du *thêta* grec, comme il avait fait dans le cas du *digamma*, et a utilisé cette lettre pour noter le son [z], en la transformant en *zemplja* Ɱ . Cette hypothèse a été formulée par Durnovo dès 1929 [Durnovo 2000 : 574-575]. Il est remarquable que les dessins du *dzelo* Ɱ et du *zemplja* Ɱ ont beaucoup en commun.

Dès l'époque des frères et de leurs disciples, la glagolite dut recevoir plusieurs variantes, parce que les missionnaires œuvraient dans des conditions dialectologiques différentes, ainsi que dans des milieux culturels différents. Les spécialistes pensent que la première rédaction ("constantinopolitaine" ou bien "thessalonicienne") intégrait le *upsilon* Υ destiné à noter le grec [ü] dans les emprunts et les sons slaves [ü, jü], — cette lettre avait été initialement la lettre *ju* Ɱ . C'est elle qu'il faut apercevoir dans le deuxième élément Ɱ du digramme *uk* (son [u] — Ɱ), cf. le digramme grec *ou*, avec Ɱ posé sur le côté. D'ailleurs, un signe presque identique pouvait être employé pour noter la diphtongue grecque *eu*, par exemple : $\text{ⱮⱮⱮⱮⱮⱮⱮⱮ} = \text{ⱮⱮⱮⱮⱮⱮ}$ (Zogr. 147 vs) (cf. cliché in [Seliščev II 1952 : 8]), et, en reliant à gauche aussi par un demi-cercle les boucles de Ɱ (comme dans le *omega-ot* Ɱ), on obtient le dessin de la lettre glagolitique *izica* : Ɱ (=v).

Dans la deuxième rédaction (moravopannonienne), certains spécialistes pensent que, conformément à la lecture latinisée du *upsilon* Υ comme [i] (la même chose s'observait en grec démotique !), cette lettre a été déplacée vers le début de l'alphabet glagolitique pour occuper une place contiguë au *ize* Ɱ , correspondant à la lettre grecque *êta* H ou *iota* I (cf. l'analyse des opinions sur la question in [Kuz'menko 1985 : 53-54]). Non seulement ce troisième signe [i], mais aussi les deux premiers (Ɱ et Ɱ) ont posé des difficultés aux philologues quand ils ont voulu déterminer leur valeur phonétique et justifier leur nécessité dans l'alphabet slave. Le signe en forme de poisson ("ichtyomorphe") n'était-il pas suffisant ? Il correspondait au *iota* grec (quoi qu'en dise V. Jagič, qui fait remonter Ɱ et sa « variante Ɱ » à I et Ɱ à H) et se retrouve dans le nom de Jésus $\text{ⱮⱮ} = \text{ⱮⱮ}$. On a cherché à justifier l'existence des deux signes Ɱ et Ɱ pour noter [i] dans différentes combinai-

sons — dans le digramme **ѢѢ** pour noter [y (= ы)] et dans la séquence **ѢѢ** (ou **ѢѢ**) pour noter [ъ—ь].

Mon opinion est que Constantin-Cyrille lui-même avait quelques soucis avec les signes chargés de noter [i], et non seulement avec les deux premiers (**Ѣ** et **Ѥ**), mais aussi avec le troisième, **Ѧ**, et cela, dès le début de son travail sur l'alphabet. Pourquoi donc fit-il remonter cette lettre-là près du *iota* ? Est-ce seulement en raison d'une prononciation identique de ces lettres au IX^e siècle ? Mais les Slaves n'avaient pas besoin de deux lettres pour noter le même son [i]. Nous ne savons pas ce qui distinguait la prononciation des séquences [i], [ji], [jъ]. On peut douter aussi que Constantin-Cyrille ait tenu à distinguer dans l'écriture [i] et [i̇], s'il n'y avait pas eu de distinction parallèle entre [y] et [ÿ]. La glagolite n'a intégré aucune lettre superflue dans le seul but de maintenir l'orthographe grecque dans le mot emprunté : ni l'*omega* Ω, ni le *psi* Ψ, ni le *kxi* Ξ, ni le *thêta* Θ (dans sa valeur propre) ! Constantin-Cyrille était fasciné par le jeu des valeurs phonétiques de la lettre H en latin et en grec ([h, i]) ainsi que par la coïncidence de la prononciation des lettres grecques I et Y. Si l'on remonte l'alphabet latin de bas en haut et si, arrivé à la lettre H, on saute dans l'alphabet grec pour le descendre, on voit se former sous nos yeux le mot *ιχθύς* si du moins l'on admet que I = Y. Il manque seulement la fin : la lettre Σ. C'est pourquoi Constantin-Cyrille a préféré, pour le début et pour la fin du nom de Jésus (I et S), le dessin d'un poisson. On décrit de cette manière un cercle :

Latin		Grec		Glagolite		
H (=X) ↘	(H)			↗ Ѣ ↘		=Θ
↑	Θ↓	=>	H (=X)	↗ Ѣ ↘	↓	
I	I (=H,Y)↓			↑	Ѧ	=Y
	(Σ-?)		I=	↖ Ѧ ↙		=Σ

La lecture circulaire commence au bas du tableau "Glagolite", en partant de la tête du "poisson" représenté ici couché. On monte en suivant la flèche et l'on redescend à droite jusqu'à la queue du "poisson", décrivant ainsi le parcours *I-kh-th-u-s* (ιχθύς). C'est pourquoi le signe qui note [i] a la queue en haut **Ѣ**, et le signe qui note [s] a la queue en bas (**Ѧ**). Mais ce jeu mystérieux sur les valeurs des lettres ne s'arrête pas là : la lettre grecque H est traduite

en latin par E ; dans la glagolite, la *fita* (*thêta* grecque) Θ reçoit la valeur phonétique [z] ; la grecque Y correspondait par la place qu'elle occupait dans l'alphabet à la lettre latine U. Dès lors, on peut parcourir un deuxième cercle de prononciation latine, deuxième cercle qui englobe le premier, et suit le même sens de lecture. On part de I, en bas à gauche ; on monte vers H (qui vaut E en latin) ; on atteint le haut du cercle avec la *fita* prononcée [z] en latin, et l'on redescend sur l'équivalent de la lettre latine U, pour terminer sur le S. Ce second "tour" fournit la prononciation latinisée du nom de Jésus : *Iesus* [jezus] !

C'est pourquoi les trois signes correspondant au son [i] étaient particulièrement chers à Constantin-Cyrille. Il a associé à la place de la lettre grecque H les lettres glagolitiques Ɀ et Ɀ̅, en faisant dériver la première non pas de H, mais de la grecque X, afin de suggérer la prononciation correcte quand on suit le cercle. Le lien des lettres Ɀ et Ɀ̅ avec X et Y se retrouve dans leur dénomination mi-latine mi-grecque : *iks+ju = ik" + jus*". Ces noms furent ensuite transférés aux lettres cyrilliques ѵ, ѵ̅, ѵ̅̅ et Ѹ, ю, Ѹ, Ѹ̅. Le nom slave *izica* provient de *že* avec suffixe diminutif ; le nom *ižei* pour la lettre qui correspond au *iota* grec indique l'ancienne lecture syllabique (cf. slovo-er [Uspenskij 1997 : 246-288]) : *uže+i = ij* (c'est le nom actuel de la lettre и dans l'alphabet russe). Dès lors, les lettres qui remontent aux lettres X et Y seront toujours contiguës (cf. l'initiale des mots *Iisus Xristos*). Les trois lettres pour le son unique [i] constituent la seule infraction au principe "un son — une lettre".

Le digramme qui note le son [u] a nécessité de coucher la lettre Ɀ̅ : Ɀ̅̅ (le nom *ik* donnera ensuite le nouveau *uk*). Et pour les sons slaves [u, jü] fut ajoutée à la fin de l'alphabet la lettre *ju* (*jus*) Ɀ̅̅̅, obtenue à partir du même *upsilon* Y (elle pouvait elle aussi être couchée), et la valeur numérique 400 fut attachée à Ɀ̅̅̅.

Le seul fait que l'alphabet doive impérativement se terminer par le *žica-jus* doit être expliqué par les particularités des alphabets grec et latin : c'est sur les lettres *upsilon* Y et U que prend fin la parenté de ces alphabets entre eux, ainsi qu'avec l'écriture sémitique (en outre, pour Y et U, est utilisé à nouveau le *vau* sémitique, qui a donné le *digamma* F [w] situé plus haut dans l'alphabet). Au-delà, les alphabets grec et latin divergent : le grec ajoute des lettres pour noter les sons spécifiquement grecs, et le latin a emprunté

trois lettres à l'alphabet grec pour noter les grécismes, mais l'ordre reste spécifique.

La question la plus complexe concerne l'origine, la valeur et la place dans l'alphabet du *gerv'* \mathfrak{M} . La palatale [d'] (le *gerv'* notait le réflexe *dj dans le parler de Salonique) a pratiquement la même prononciation que [g']. En grec même, la consonne molle [ɣ] est passée à [j] [Černjak 1985 : 57], et c'est peut-être pourquoi Constantin-Cyrille a placé le *gerv'* après les signes qui notaient [j]. On peut aussi envisager le rôle de l'association [g']-[k]. D'ailleurs, le *gerv'* note la dernière consonne sonore dans l'alphabet ; *k* ouvre la série des sourdes, si l'on ne compte pas les sonantes. Le tracé même de la lettre \mathfrak{M} est suggéré par la lettre *šta* \mathfrak{W} (retournée) et ce n'est évidemment pas un hasard si la boucle qu'elle présente peut s'écrire plus haut que les autres parties.

On estime à juste titre que *psi* et *omega* étaient absents de la rédaction thessalonicienne de la glagolite. Je voudrais attirer l'attention sur la valeur numérique de la lettre *šta* (800) et l'absence de valeur correspondante pour la lettre qui la précède, *ša* \mathfrak{M} . Ces deux lettres devaient, par conséquent, être placées avant le *ci* \mathfrak{V} , qui a la valeur 900. Or ces places dans l'alphabet grec étaient occupées par le *psi* (valant 700) et par l'*omega* (valant 800). Seuls les tracés des lettres slaves indiquent l'ordre inverse : d'abord *ša* \mathfrak{M} —*omega* ω , puis *šta* \mathfrak{W} —*psi* ψ . Étant donné que l'*omega* et le *psi* dans leur valeur numérique n'étaient pas utiles aux Slaves, Constantin-Cyrille donna à la lettre ω — \mathfrak{M} la valeur phonique [š'], parce qu'elle suivait *xer* \mathfrak{L} , et que les sons [x (h)] et [š'] se trouvaient en relation d'alternance. Le dessin du grec *omega* coïncide avec celui de la lettre hébraïque *shin* Ψ , ce qui pouvait faire penser au son [š']. Les lettres suivantes *šta* \mathfrak{W} , *ci* \mathfrak{V} , *červ'* \mathfrak{Z} reçurent des valeurs correspondant à la complexification de consonnes purement slaves [t', t's', t's''], en outre la valeur phonétique de la lettre grecque *psi* suggérait partiellement cette solution.

Notre thèse sur le changement de l'ordre des lettres pour le groupe *psi-omega* est confortée par un alphabet cyrillique du XI^e siècle que S.A. Vysockij a découvert dans la cathédrale Sainte-Sophie de Kiev. Le graffiti présente l'ordre : Φ \mathfrak{X} \mathfrak{III} \mathfrak{W} \mathfrak{G} . V.L. Janin, qui a commenté cet alphabet, n'est pas d'accord avec S.A. Vysockij et propose de lire ψ dans la lettre \mathfrak{W} [Janin, Zaliznjak 1968 55]. Autrement dit, Janin "rétablit" l'ordre grec Ψ ,

Ω. D'autre part, certaines prières "alphabétiques" qui nous sont parvenues présentent deux vers pour la lettre initiale Π ; et le second vers, qui commence par les mots ΠῚΤΝῚ (pěsn') (n'est-ce pas la traduction du grec ψαλμος ?) ou ΠΕЧАЛЬ (pečal'), est rangé après la lettre ot (ω) [Ivanova 1977 : 22]. On a manifestement affaire à une lettre qui correspond au grec *psi* Ψ. Le nom supposé de cette lettre, ΠῚ (pě) ou ΠΕ (pe) ne remonte pas nécessairement à l'alphabet sémitique. Par conséquent, cette lettre a été placée là, ou bien c'est cette lettre qu'on voyait dans la lettre bulgare *šta* Ш.

Mais le principal argument qui plaide en faveur de la permutation de *psi* et d'*omega* par Constantin-Cyrille, est la comparaison avec l'alphabet sémitique. En commençant par la lettre grecque *khi* X et la lettre latine X, dont les tracés coïncident, et en mettant à profit l'analogie de *x* avec la lettre *samek* de l'hébreu, Constantin-Cyrille répète le cycle alphabétique jusqu'à la lettre *resh-r-rô*. Les valeurs numériques sont seulement dix fois plus grandes.

Les noms *ša* et *šta* sont latinisés (cf. les noms des lettres H, K en latin) et donc ne sont pas primaires. Dans la rédaction thessalonicienne, ces lettres devaient porter d'autres noms. La première pouvait s'appeler ШῚРῚ (šerü) = ШАРῚ (šarü), c'est-à-dire "couleur" [*Staroslavjanskij slovar'* 1994 : 789]. Ce mot convient parfaitement au nom de la lettre, parce qu'il s'employait dans des contextes métaphoriques (par exemple dans la traduction slave du *In omnes sanctos oratio* de Jean Chrysostome : Ioann Zlatoust, « Slovo o vsech svjatyx » in *Uspenskij sbornik XII-XIII vv.*, 287v26-287g9). Les autres lettres reçurent les noms ЦИ [t'i] et ЦИ [tsi] par analogie avec les lettres grecques *psi*, *khi*, *phi*.

La deuxième rédaction de la glagolite fut réalisée en Moravie et en Pannonie. Les lettres *gerv'* М et *šta* Ш dans les mots slaves n'étaient plus nécessaires avec leur valeur [d'(=g)], [t'(=k')]. Elles reçurent de nouvelles valeurs — les vélares palatalisées [g'] et [k'], figurant seulement dans les emprunts, et elles reçurent les nouveaux noms хῚ et кῚ. Mais il fallait encore ajouter à ces lettres le signe "arachnéen" xer Ж pour le [x'] palatalisé.

Le nouveau signe "arachnéen" xer Ж a pour prototype la lettre grecque *khi* X. Il occupa la place qui suit immédiatement le *xer* glagolitique б, qui devait s'appeler alors *xolm* [colline]. À l'appui de ce nom on peut citer les *Proverbes de Salomon* 8 : 25, dans le prologue de la *Vie de Méthode* (ce prologue remonte sans doute à

un traité séparé de Constantin-Cyrille [*Skazanija...*1981 : 143]) : **ѡко же рече прѣмоудрость· прѣже вьсѣхъ хѣлмъ ражають ѡѡ**, *Usp. sb.*, 102v24-26 [Comme a dit la grande sagesse, avant toutes les collines Il m'enfante]⁵. Le signe arachnéen évinça de cette place la lettre **шѣръ**, tout en recevant d'elle son nom : **хѣръ**. Quant à la lettre **шѣръ** (*šěřü*), elle est descendue, en venant se placer après les lettres *ci* et *červ'*. Dans la période moravo-pannonienne, elle reçut un nouveau nom latinisé : *ša ša* ; le nom **шѣръ** n'est pas connu à l'ouest du monde slave.

Les signes qui notent [g'], [k'], [x'] étaient superflus, contrevenaient au principe syllabique du graphisme slave, et n'étaient destinés qu'aux emprunts. Aussi les lettres **хѣ**, **кѣ** et **хѣръ** ne furent employées qu'à titre facultatif, le plus souvent avec des valeurs numériques. La valeur phonétique [k'] de la lettre **кѣ** **ѡ** est suggérée par la graphie du nom **кѡрилъ** [*kirilŭ*] avec un **ѡ** initial dans les manuscrits croates [*Tkadlčik* 1963 : 354-355]. Il n'y a pas d'autres vestiges. La confusion s'installa avec les noms **холм** [*xolm*] et **хер** [*xer*]. Finalement, c'est le deuxième nom qui fut conservé, mais appliqué à la première lettre **ѡ**. Il est remarquable que les deux lettres **ѡ** et **ѣ** furent utilisées avec la valeur [x] et [x']. Mais la lettre **гerv'** **ѡ** fut elle aussi employée avec la valeur [g], et non seulement avec la valeur [g'] : **ѡзофилакѡ**, **ѡольѡота** (*Zogr.*) [*Staroslavjanskij slovar'* 1994 : 279]. Sa plus grande utilisation dans la glagolite occidentale, en comparaison des deux autres lettres, doit être rattachée aux tentatives de noter le caractère fricatif du grec (mou) [γ].

En fait, en terrain bulgare, le *xer* arachnéen avait certainement déjà quitté sa place, évincé par *omega-ot*, qui venait de l'alphabet grec et qui s'était inséré d'abord dans le cyrillique, puis dans la glagolite. Et l'on put voir par erreur dans la lettre suivante (plus précisément par analogie avec l'alphabet grec) un *psi-pe*. Dans la mesure où les tracés de *xer* **ѣ** et de **кѣ** **ѡ** rappellent l'*omega* et le *psi*, leurs valeurs numériques furent assignées aux lettres nouvelles *omega-ot* **ѡ** et **ѣ** **ѡ** ; celles-ci restèrent dans le même ordre séquentiel, quoique celui-ci ne correspondît pas à l'ordre grec. Quand la lettre **ѣ** **ѡ** — **ѡ** se vit assigner la nouvelle valeur phonétique [st'], suggérée sans doute par l'orthographe des premiers

5. *Proverbes* 8:25 : « Avant les collines, j'ai été enfantée ». (NDT)

manuscrits de la période “thessalonico-constantinopolitaine” et par la similitude avec la lettre *ua* (śa) III, elle fut rangée à sa place “légitime” après *ua* (śa) III, en cyrillique. À cette occasion, la glagolite perdit la lettre qui correspondait au grec *psi*, bien que, dans sa nouvelle valeur, la lettre Ψ fût employée sans régularité. Dans l’alphabet cyrillique, la lettre *psi* fut restaurée sous la forme de Ψ’.

Dans une variante de l’alphabet glagolitique qui avait conservé l’“arachnéen” Ǻ, ce dernier trouve une place devant le *ju* (*jus*) P, ce qui rappelait le lien entre les lettres Ǻ et P. Le *xer* arachnéen Ǻ se retrouve une nouvelle fois lié au *ipsilon-ižica* en terrain bulgare, où l’influence grecque et cyrillique aboutit à insérer dans la glagolite la nouvelle lettre *ižica* (Ǻ) dans les grecismes. Cette lettre rappelle l’arachnéen *xer* Ǻ et le premier *ik-ižica* couché Ǻ (Ⓢ).

La place initiale de la lettre *ci* V indique sa correspondance avec le *sampi* grec, d’où elle procède facilement. D’autre part, les pays romans connaissent l’emploi du *z* latin avec la valeur [c = (ts)]. Mais l’origine sémitique de *ci* est très convaincante elle aussi. Le *tsade* Ǻ apparaît effectivement en regard de la lettre glagolitique *ci*. D’autre part, ni le *ua* (śa) III ni le *šta* III qui viennent immédiatement après elle n’occupaient cette place au départ. La lettre slave *červ’* Ǻ—Y se trouve en regard de la lettre sémitique *kof* (épisème grec de *koppa*), ce qui aboutira quelques siècles plus tard à assigner à la cyrillique Y la valeur numérique de la grecque *koppa*.

La lettre suivante du premier alphabet slave était *er* Ǻ, qui correspond à *rǣ—èr—ro*. Cette voyelle slave ne pouvait figurer à l’initiale du mot, mais se rapprochait du latin [e] (rappelons la signature d’Anne de Kiev : *ана рѣина* — *Anna regina*). Aussi le nom latin de la lettre R fut-il utilisé pour désigner la voyelle glagolitique. Il est tentant de lire dans son tracé le nom grec *rô*. Les autres lettres — *ery* [ery] ǺǺ, *er’* [er’] Ǻ ne faisaient pas partie de l’alphabet de base (sur les lettres fondamentales et les lettres complémentaires, cf. [Janin, *Zaliznjak* 1986 : 52-56]), dans la mesure où la première est un digramme et la seconde une variante de *er*. Le *jat’* lui aussi a pu ne pas être considéré comme une lettre de base, étant donné qu’il est une ligature formée sur la base du digramme Æ latin.

Les ligatures étaient aussi des lettres destinées à noter les voyelles [ɛ] et [ɔ], au moins le *petit jus* : Ǻ + P = (avec retourne-

ment symétrique) **Ϟ**. La cyrillique **A** remonte à cette lettre (avec **Ϟ** couchée). Un abécédaire récemment trouvé sur une écorce de bouleau, daté du premier quart du XIII^e siècle, présente un *grand jus* sans trait vertical médian [Janin, Zaliznjak 1988 : 31-32]. Cette découverte a permis de confirmer les leçons figurant sur d'autres billets sur écorce. On retrouve le même signe dans les matériaux bulgares. Nous sommes conduit à poser l'existence dans la glagolite primitive d'un signe qui note [ɔ], formé de la ligature de **Ǿ+P**, et qui servit de base à ce *grand jus* sans trait vertical médian. De nombreux chercheurs supposent que la rédaction thessalonicienne ne comprenait que deux *jus* (pour noter [e] et [ɔ]) et que la troisième nasale [ʹ ǿ, jǿ] apparut par analogie morphologique dans de nombreux dialectes slaves, sauf dans celui de Salonique. Dans la période moravo-pannonienne, la troisième nasale justifia l'introduction dans la glagolite d'une ligature semblable au digramme latin **Œ** : **ǾϞ**. Mais la lecture transparente de la première partie du digramme comme **Ǿ** [o] a provoqué d'une part la ligature **ǾϞ** sur ce modèle et, d'autre part, la lecture de **ǾϞ** comme [ɔ], et non comme [ʹ ǿ, jǿ]. C'est alors qu'apparut le signe notant le quatrième *jus* : **ϞϞ** avec sa mystérieuse première partie, et que je suis tenté d'interpréter comme formé à l'aide du *grand jus* sans trait vertical médian, et surmonté d'un angle (on rencontre un tracé arrondi pour la partie angulaire supérieure dans les *Feuillets de Kiev*). Autrement dit, nous avons affaire ici à la même ligature O + E, mais dans sa variante [ɔ + e]

Pourquoi le créateur de la glagolite rangea-t-il les voyelles nasales après *ju-jus*, c'est-à-dire au-delà des "limites" de l'alphabet ? Peut-être avait-il quelque peine à définir leur nature mi-vocalique, mi-consonantique ? On voit en effet qu'il plaça la ligature du *jat'*, voyelle pure, avant le *ju*.

En terrain bulgare, deux lettres furent ajoutées sous l'influence du cyrillique : la *řita* et la *řzica*, qui faisaient référence à l'ordre **ΘI**, avec l'égalité **I = Y**.

Ainsi, l'alphabet glagolitique résulte de réflexions approfondies sur la langue slave et sur les alphabets des langues sacrées. Il réunit les qualités des alphabets hébreu, grec et latin, introduisant ainsi les Slaves dans la culture du Verbe. Cette lecture de la glagolite invite à revisiter les raisons qui ont amené les frères de Salonique à

accomplir leur mission chez les Slaves. L'idée de l'unité du monde chrétien fut intentionnellement insérée dans le premier alphabet slave. Le rejet de cet alphabet au profit de l'alphabet plus "simple" qu'était le cyrillique put être perçu comme l'adieu au testament spirituel des frères de Salonique.

Université de Daugavpils

(Traduit du russe par Jean Breuillard)

BIBLIOGRAPHIE

ČERNJAK A.B. 1985 : « K istorii alfavitov v romanojazyčnyx stranax » [Contribution à l'histoire des alphabets dans les pays de langues romanes] in *Istorija lingvističeskix učenij, Srednevekovaja Evropa* [Histoire des doctrines linguistiques, L'Europe du Moyen Âge], L., 1985.

DIRINGER, D. 1963 : *Alfavit*, trad. de l'anglais, dir., préf. et notes par I.M. D'jakonov, M., 1963.

DURNOVO S.S. 2000 : « Mysli i predpoloženiya o proisxoždenii staroslavjanskogo jazyka i slavjanskix alfavitov » [Pensées et conjectures sur l'origine du vieux-slave et des alphabets slaves] in N.N. Durnovo, *Izbrannye raboty po istorii russkogo jazyka* [Travaux choisis en histoire de la langue russe] ("Jazyki russkoj kul'tury"), M., 2000.

FEDOROVA E.V. 1966 : « Proisxoždenie latinskoj pis'mennosti, Èvoljucija bukv K i C v arxaičeskom latinskom pis'me » [L'origine de l'écriture latine, L'évolution des lettres K et C dans l'écriture latine archaïque] in *Voprosy antičnoj literatury i klassičeskoj filologii* [Questions de littérature antique et de philologie classique], [M.] (s.l.n.d.).

FRIDRIX, I. 1979 : *Istorija pis'ma* [Histoire de l'écriture], trad. de l'allemand, dir. I.M. D'jakonov, M., 1979.

GRANSTREM E.I. 1953 : « K voprosu o proisxoždenii glagoličeskoj azbuki » [À propos de l'origine de l'alphabet glagolitique] in *Trudy otdela drevnerusskoj literatury* [Travaux du secteur de la littérature vieux-russe], t. IX., M.-L., 1953.

IVANOVA T.A. 1969 : « O nazvanijax slavjanskix bukv i o porjadke ix v alfavite » [Les dénominations slaves des lettres et leur ordre dans l'alphabet], *Voprosy jazykoznanija* [Questions de linguistique], 1969, 6.

IVANOVA T.A. 1977 : *Staroslavjanskij jazyk* [Le vieux-slave], M., 1977.

JANIN V.L., ZALIZNJAK A.A. 1986 : *Novgorodskie gramoty na bereste, Iz raskopok 1977-1983 godov* [Les billets sur écorce de bouleau. Résultats des fouilles de 1977 à 1983], M., 1986.

JANIN V.L., ZALIZNJAK A.A. 1998 : « Berestjanye gramoty iz novgorodskix raskopok 1997 g. » [Les billets sur écorce de bouleau : fouilles de Novgorod de l'année 1997] in *Voprosy jazykoznanija* [Questions de linguistique], 1998, 3.

KARSKIJ E.F. 1979 : *Slavjanskaja kirillovskaja paleografija* [La paléographie slave en cyrillique], M., 1979. [Reprint : L., 1928].

KUZ'MENKO JU.K. 1985 : *Pojavlenie pis'mennosti v srednevekovoj Evrope* [L'apparition de l'écriture dans l'Europe médiévale] in *Istorija lingvističeskix učenij. Srednevekovaja Evropa* [Histoire des doctrines linguistiques. L'Europe du Moyen Âge], L., 1985.

SBORNIK OTVETOV... 1958 : *Sbornik otvetov na voprosy po jazykoznaniju (k IV Meždunarodnomu s'ezdu slavistov)* [Recueil de réponses aux questions posées en linguistique (Pour le IV^e congrès international des slavistes)], M., 1958.

SELIŠČEV A.M. 1951-1952 : *Staroslavjanskij jazyk, čast' pervaja, Vvedenie, Fonetika* [Le vieux-slave, 1^e partie, Introduction, Phonétique], M., 1951 ; *Čast' vtoraja, Teksty, Slovar', Očerki morfologii* [2^e partie, Textes, Lexique, Éléments de morphologie], M., 1952.

SIMONOV R.A. 1964 : « O nekotoryx osobennostjax numeracii, upotrebljavšejsja v kirillice » [À propos de quelques particularités de la numération en cyrillique] in *Istočnikovedenie i istorija russkogo jazyka* [Les sources et l'histoire du russe], M., 1964.

SKAZANIJA... 1981 : *Skazanija o načale slavjanskoj pis'mennosti* [Légendes sur le début de l'écriture slave], introd., trad. et notes B.N. Flori, M., 1981.

STAROSLAVJANSKIJ SLOVAR' 1994 : *Staroslavjanskij slovar' (po rukopisjam X-XI vekov)* [Dictionnaire du vieux-slave (d'après les

manuscrits des X^e-XI^e siècles)], 10 000 mots env., R.M. Cejtin dir., M., 1994.

TKADLČIK V. 1963 : « Dvě reformy hlaholského písemnictví, Písmeno Ѡ » [Deux réformes de l'écriture glagolitique. La lettre Ѡ], *Slavia*, XXXII, 1963, 3.

TOLSTOJ N.I. 1998 : (1982) « Drevnjaja slavjanskaja pis'mennost' i stanovlenie ètničeskogo samosoznanija u slavjan » [Les premiers textes slaves et la formation d'une conscience ethnique chez les Slaves] in N.I. Tolstoj, *Izbrannye trudy* [Œuvres choisies], t. II. *Slavjanskaja literaturno-jazykovaja situacija* [La situation littéraire et linguistique des Slaves], M., "Jazyki ruskoj kul'tury", 1998.

TSCHERNOCHVOSTOFF, G. 1995 : « Zum Ursprung der Glagolica » [À propos de la naissance de la glagolite], *Studia Slavica Finlandensia*, XII, Helsinki, 1995.

USPENSKIJ B.A. 1997 : (1970) « Starinnaja sistema čtenija po skladam. (Glava iz istorii ruskoj gramoty) » [L'ancien système de lecture syllabique. (Un chapitre de l'histoire de la lecture et de l'écriture en Russie)] in B.A. Uspenskij, *Izbrannye trudy* [Œuvres choisies], t. III, *Obščee i slavjanskoe jazykoznanie* [Linguistique générale et linguistique slave], M., "Jazyki ruskoj kul'tury", 1997.

ŽUKOVSKAJA L.P. 1964 : « K istorii bukvennoj cifiri i alfavitov u slavjan » [Contribution à l'histoire de la numération littérale et des alphabets chez les Slaves] in *Istočnikovedenie i istorija ruskogo jazyka* [L'étude des sources et l'histoire du russe], M., 1964.

Соответствие знаков семитского, латинского, греческого и славянских алфавитов.

Семитский	Латинск.	Греческий	Глаголица	Кириллица	Славянские названия
1 א א' алеф	A a	1 Α α' алфа	1 ♂	1 а	АЗА
2 ב ב' бет	B be	2 Β β' бета (Υ)	2 ♂	2 б	БЗУКБ
3 ג ג' гимел	C ke < ge	3 Γ γ' гамма	3 ♂	2 в	В'Д'В' > К'Д'Н
4 ד ד' далет	D de	4 Δ δ' дельта	4 ♂	3 г	ГЛАГОАН
5 ה ה' хе	E e	5 Ε ε' (ψιλον)	5 ♂	4 д	ДОБРО
6 ו ו' вав	F ef	6 Ϝ ϝ' дигамма Ϛ ϛ' сигма	6 ♂	5 е	НЕТЯ
7 ז ז' зайин	G ge (<Z)	7 Ζ ζ' зета	7 ♂	6 ж	ЖИЖ'ТЕ
8 ח ח' хет	H ha	8 Η η' эта	8 ♂	6 ♂, ♂	ЖИЖ'ТЕ
9 ט ט' тет		9 Θ θ' тета	8 ♀	7 ѝ	ЗЕМАН
		(X=) ח	9 ♂	7 з (> s)	З'ЛО
		י	10 ♂	8 н	НЖЕ
			10 ♂	9 ♂	ДНТА
			10 ♂	9 ♂	ЗЕМАН
10 ז' йод	I iot	10 Ι ι' йота	10 ♂	10 ι (Ягич: = н)	НЖЕН, Н
			30 ♂	- (Ягич: = њ)	ПЕ (П'ЕРКА, П'РЬКА)
20 כ' каф	K ka	20 Κ κ' калпа	40 ♂	20 κ	КАКО
30 ל' ламед	L el	30 Λ λ' ламбда	50 ♂	30 λ	ЛАНКЕ
40 מ' мем	M em	40 Μ μ' мю	60 ♂	40 μ	МВИАНТЕ
50 נ' нун	N en	50 Ν ν' нун	70 ♂	50 η	НАША
60 ס' самек		60 Ξ ξ' зета	-	60 ♂	ЭН (КЕН)
70 ע' айин	O o	70 Ο ο' (μικρον)	80 ♂	70 ο	ОНЬ
80 פ' пе	P pe	80 Π π' пета	90 ♂	80 π	ПОКОН
90 צ' цаде					
100 ק' коф	Q qu	90 Ϟ ϟ' коппа	-	90 ♂ (> џ)	(НСКОПИТА)
200 ר' реш	R er	100 Ρ ϱ' рау	100 ♂	100 Ϛ	РАЦН
300 ש' шин	S es	200 Σ σ' сигма	200 ♂	200 ϛ	СЛОКО
400 ת' тау	T te	300 Τ τ' тау	300 ♂	300 τ	ТЕРЬДО

(продолжение). Соответствие знаков семитского, латинского, греческого и славянских алфавитов.

Ч вау	U u	400	Υ υ (ψιλόν)	400	(ϕ ¹ = ϑ > ρ ³)	400	ϕ, ·ϕ·	(ю > нкѣ, нжнца)	
			ΟΥ		ϖ		ϕν	сѹкѣ, оннкѣ	
		500	Φ φι		ϕ	500	φ	фрѣтѣ	
60	ϕ ѡмаѣ	X (=Ξ)	600	Χ χι	600	χ	600	χ	хѣрѣ (< хѣлѣмѣ?)
			700	Ψ ψι	-		700	·Ψ·	ψн (псн)
70	ο ѡнн	Υ (=Χ)	800	Ω ω (μεγα)	(700)	(ω? > η?)			(шѣрѣ? хѣсрѣ?)
					700	ω	800	ω	ωтѣ
80	ρ пе	Ρ			(800)	(ρ? > ψ?)			(кѣ, пѣ?)
			900	σ σαμλῖ	-		900	·σ· (> ·λ·)	
90	ζ ѡде	Z			900	ζ	(900)	ц	цн
100	θ ѡф	Θ	(90)	ϑ κοκκα	1000	θ	(90)	ч	чрѣкѣ
	ϖ шин					ш		ш	шѣ
					800	ψ		ψ	ψѣ (штѣ)
200	ϑ рѣн	Ρ ρ		ρ ρѣ	ϑ		ζ		кѣрѣ
					ϑδ		λῖ (Ягнч: λн)		кѣсѣ
					<ϑε, ϑτ >		<(Ягнч: λῖ, λῖ)>		<=[ъ-ѣ]>
					ϑ		λ		кѣрѣ
	(ΔΕ)				Δ		τῖ (< μΔΔ)		мѣтѣ (< мѣΔΔ)
			Χ		(η)		-		(хѣрѣ > хѣлѣмѣ?)
			Υ		ρ ² (< τ ¹)		ю		ю, (юсѣ)
					-		ѡ		(ѡ йотиров.)
					-		κ		(ε йотиров.)
	(ΕΝ)		ε, εε				(900) λ, Δ		юсѣ (малый)
	(ΟΝ)		ϑε, [ο]				λ, [λ]		кѣсѣ (большой)
			εс				λѣ, λ		юсѣ (малый йотиров.)
	(ΟΕ)		τс, ϑε				κѣ, (κ)		кѣсѣ (большой йотиров.)
	(Χ)		(Ξ)		-		ξ		кѣн
			(Ψ)		-		ψ		псн
			(Θ)		ϑ		θ		днѣтѣ
	(Υ)		(I=H=X=Υ)		400	ρ ³ (< ρ ¹ , η)	400	ν	нкѣ, нжнца